

LA FAMILLE ET L'ALCOOL

Histoire de Jean-Louis

Jean-Louis est un menuisier sobre et économe. Il est très apprécié de son patron, car il est laborieux et habile. Aussi gagne-t-il de bonnes journées.

L'image que vous voyez ci-contre le représente au moment où il rentre de son travail. Il vient de poser ses outils. La mère sert le déjeuner. Elle place la soupière sur la table. Remarquez son air heureux. Un bon rire épanouit toute sa figure. C'est que le spectacle qu'elle a sous les yeux est bien fait pour la réjouir.

Une petite fillette de deux ou trois ans s'accroche à son papa pour attirer son attention. Lui, a saisi son dernier né, un bébé encore au maillot. Il le tient au bout de ses bras et le regarde avec amour, pendant que l'enfant lui tend les mains.

A gauche, l'ainé, un garçon de 8 à 9 ans, rentre de l'école. Il est déjà sérieux. Je crois qu'il a bon appétit à la façon dont il regarde le couvert.

Le logis est convenable; les meubles n'ont rien de luxueux, mais ils sont confortables et en bon état. Voyez-vous, sur la fenêtre, un pot de fleurs? La femme de Jean-Louis embellit de son mieux le petit appartement.

Voilà certes une famille parfaitement heureuse. Et comme ce bonheur paraît durable. Il semble que rien ne peut le détruire.

J. B.

Expérience sur des poissons avec de l'essence d'absinthe. — Si, dans deux vases, on met des poissons d'égal poids à peu près, et que l'on verse, par litre d'eau, dans l'un 6 gouttes d'acide prussique et dans l'autre 6 gouttes d'essence d'absinthe, les poissons mourront en peu de temps, mais plus vite dans l'eau qui a reçu de l'absinthe.

L'acide prussique est pourtant un des poisons les plus foudroyants que l'on connaisse.

Une goutte, sur la langue d'un chien, le tue instantanément. Et le chimiste Scheele est mort d'en avoir respiré les vapeurs.

L'acide prussique entre dans la composition de l'essence du kirsch et de la liqueur de noyaux. Cette essence est tellement toxique que le D^r Laborde a failli perdre la vie en l'expérimentant sur des animaux. Les vapeurs seules l'avaient si profondément intoxiqué qu'il lui fallut plusieurs mois pour s'en guérir.

(Extrait de *Histoire d'une Bouteille*, par J. BAUDRILLARD, p. 28)
Livres de lecture sur l'enseignement antialcoolique, renfermant
toutes les matières du programme. **CH. DELAGRAVE, Éd.**

LA FAMILLE ET L'ALCOOL

Histoire de Jean-Louis

Mais Jean-Louis a des camarades d'atelier et beaucoup sont moins sages que lui. Ils fréquentent le cabaret et le pauvre garçon a fort à faire pour résister à leurs mauvais conseils.

Un jour il rencontre deux hommes de son village, deux pays : un ouvrier comme lui, et un marchand de bétail venu en ville pour vendre des veaux.

On a proposé à Jean-Louis de prendre une absinthe. Juste, voilà un cabaret où il s'en débite de l'excellente à 15 centimes le verre. Jean-Louis a longtemps résisté. Arrivé sur le seuil, il hésite encore et son camarade est obligé de le prendre par les bras pour l'obliger à entrer

Remarquez l'air abruti de ce camarade. En voilà un qui ne fera pas de vieux os, et, s'il a une famille, à coup sûr, elle n'est pas heureuse.

Le marchand de bestiaux a une figure rebondie et rubiconde. Il est gros, apoplectique. En courant les marchés, il boit outre mesure. Certainement celui-là mourra subitement ou à la suite d'une courte maladie.

Jean-Louis jette sur lui un coup d'œil mécontent. Pourquoi n'a-t-il pas le courage de bousculer le misérable alcoolique qui le pousse en avant? Pourquoi le souvenir de sa famille dont le bonheur dépend de sa bonne conduite ne vient-il pas se présenter à son esprit?

Sa femme et ses enfants ne songent guère au malheur suspendu sur leur tête.

J. B.

La dépopulation des campagnes est une des faces, et non la moins douloureuse, de la question de l'alcoolisme. La plupart des jeunes gens qui quittent leur pays natal sont attirés vers la ville autant par les plaisirs faciles qu'elle offre que par les salaires élevés qu'on y gagne.

L'un de ces plaisirs consiste à pouvoir aller quand on veut au café, sans être guetté et remarqué par les voisins, comme à la campagne.

Aussi arrive-t-on à la ville dans de mauvaises conditions pour réussir. Alors qu'il faudrait une vie très régulière, beaucoup d'économie, on vit au jour le jour, gâchant à plaisir santé et argent. À la première occasion, vient un chômage, on est perdu.

Les asiles de nuit sont bondés de provinciaux. Ce sont ces derniers également qui fournissent le plus de vagabonds. Les hôpitaux, bien que les campagnards aient pour eux une répugnance extrême, en reçoivent un nombre énorme.

Le salut serait dans le retour rapide au pays natal où l'on rétablirait sa santé et peut-être ses affaires, où en tout cas on serait assuré de ne pas mourir de faim. Mais, on ne veut pas s'exposer à des moqueries ou à des pitiés pénibles pour l'amour-propre. On ne veut pas montrer à des amis d'enfance sa déchéance, et l'on s'enfonce de plus en plus dans les bas-fonds fangeux de la grande ville.

(Extrait de *Histoire d'une Bouteille*, par J. BAUDRILLARD, p. 82)
Livre de lecture sur l'enseignement antialcoolique renfermant
toutes les matières du programme. **CH. DELAGRAVE, Ed.**

LA FAMILLE ET L'ALCOOL

Histoire de Jean-Louis

Jean-Louis a pris l'habitude d'aller au cabaret. Il a commencé par y entrer pour causer à des amis, et il consommait peu. Mais petit à petit, il a fait comme les camarades.

Il ne peut plus maintenant se passer du coup du matin, et sa femme a beau lui préparer une bonne soupe chaude avant le départ pour l'atelier, il n'y touche pas. Cela est trop fade. Un verre d'eau-de-vie le soutient mieux, pense-t-il, et lui donne plus de force.

Voyez sur l'image comme il semble en avoir pris « des forces ». Sa figure est tirée, ses yeux sont creux. Il n'y a pas un an qu'il a contracté la funeste habitude de boire de l'alcool, et, depuis ce temps, il a vieilli de dix années.

Louise, sa femme, est aussi très changée. A son regard terni, on voit qu'elle a dû verser déjà bien des larmes.

Après maintes hésitations, elle s'est décidée à entrer dans le débit, au risque d'encourir la colère de son mari et les railleries de tous les consommateurs. A travers les vitres, elle voyait les « tournées » se succéder, pensait que la paie allait être engloutie tout entière. Les enfants avaient faim à la maison; il fallait bien forcer Jean-Louis à conserver quelques sous pour le boulanger.

Voyez avec quel air suppliant elle parle à son mari. Lui, se retourne à peine, mécontent de lui, mécontent des autres. Il n'a même pas un regard pour le pauvre petit être que Louise tient dans ses bras.

J. B.

On parle beaucoup en ce moment d'enfants martyrs et chacun s'émeut du récit des souffrances dont ces pauvres petits êtres ne sont que trop souvent victimes. Combien, parmi ceux qui s'émeuvent, ont à la maison des enfants à eux, qui sont aussi de véritables martyrs? Ils ne sont pas battus, du moins méchamment, mais ils sont mal couchés, mal logés dans des chambres trop étroites. Ils sont mal vêtus d'habillements que la mère rapièce comme elle peut. Ils sont mal nourris, à un âge où l'enfant a besoin d'aliments abondants. Le père, inconscient, va chaque jour au cabaret, et, entre deux tournées offertes et acceptées, il lit l'histoire d'un enfant martyr :

« Faut-il être misérable, dit-il, pour faire ainsi souffrir un enfant. »

Toi qui lis ce livre, promets-toi à toi-même, de remplir mieux tes devoirs quand tu seras homme et père de famille.

(Extrait de l'*Histoire d'une Bouteille*, par J. BAUDRILLARD, p. 35)
Livre de lecture sur l'enseignement antialcoolique, renfermant
toutes les matières du programme. CH. DELAGRAVE, Éd.

LA FAMILLE ET L'ALCOOL

Histoire de Jean-Louis

Jean-Louis est maintenant un vrai pilier de cabaret. Il ne va plus à l'atelier que rarement. Pris dernièrement de troubles de la vue et d'un tremblement des mains, il est très gêné dans son travail, et le patron ne lui confie plus que des travaux faciles, malheureusement peu payés.

C'est la misère au logis, et sa pauvre femme connaît à présent le chemin du mont-de-piété. Elle y a porté, un à un, pour nourrir la famille, tous les objets qui pouvaient avoir un peu de valeur.

Jean-Louis, indifférent à tout ce qui n'est pas sa passion, continue à passer une grande partie de ses journées assis devant une table de café.

Il joue souvent les consommations que boivent ses camarades et lui.

Regardez sur l'image la singulière expression du visage de son partenaire; c'est un malin, celui-là, qu'on ne doit pas gagner facilement. La physionomie profondément triste de Jean-Louis en témoigne du reste. Il vient de perdre certainement, et quand il aura payé, il ne lui restera rien en poche. Avec angoisse, il se demande comment sa femme va nourrir la maisonnée.

Il pourrait pourtant se guérir de son vice, témoin le récit suivant emprunté à un livre paru récemment :

François, en effet, ne vint plus au cabaret. Nous le voyions passer deux fois par jour, en même temps que les longues files d'ouvriers se rendant à l'atelier ou retournant chez eux.

La grande majorité de ces hommes s'égrenait tout le long de la rue, où les rez-de-chaussée de chaque maison étaient presque tous occupés par des débits de boisson. François, son sac d'outils sur l'épaule, Jean à ses côtés, passait tout droit et ne détournait la tête que pour dire un bonjour amical à la patronne. Les camarades le hélèrent pourtant et le poursuivaient de leurs quolibets : « Allons, François, est-ce aujourd'hui que tu paies une tournée? Tu peux bien t'arrêter une minute. On dit que tu bois de l'eau, tu vas avoir des grenouilles dans l'estomac. — Ne fais donc pas le malin, reprenait un autre, parce que tu as un complet tout neuf! Voyez-vous ce monsieur qui dédaigne les camarades parce qu'il est mis comme un sous-préfet ».

François, en effet, était tout changé. Proprement habillé, il avait les cheveux et la barbe bien taillés et bien tenus. Son fils, lui aussi, portait des vêtements soignés. Ils avaient maintenant du temps et de l'argent, depuis qu'ils n'allaient plus chez le marchand de vin.

François répondait en riant aux railleries de ses camarades. On sentait que, dorénavant, il était sûr de lui.

(Extrait de *Histoire d'une Bouteille*, par J. BAUDRILLARD, p. 42)
Livre de lecture sur l'enseignement antialcoolique, contenant
toutes les matières du programme. **CH DELAGRAVE, Éd.**

LA FAMILLE ET L'ALCOOL

Histoire de Jean-Louis

A mesure que l'alcool opère son œuvre de destruction dans l'organisme de Jean-Louis, il devient irritable et méchant. Depuis quelque temps surtout, il s'est mis à boire de l'absinthe, et il lui arrive de se livrer à des colères folles. Ses yeux sortent de leurs orbites. On sent qu'un rien le sépare d'un accès de folie sanguinaire pendant lequel il tuerait femme et enfants.

Aujourd'hui il est rentré à demi-ivre. Sa femme lui a adressé une observation. Il jette immédiatement à terre le peu de vaisselle qui se trouve encore à la maison et les débris en jonchent le sol.

Puis, s'emparant d'un tabouret, il va en frapper sa malheureuse femme, bien vieillie, bien fanée. Elle abrite de son mieux des fureurs de l'alcoolique son petit enfant qu'elle porte sur son bras, et une fillette que nous avons vue tout bébé à la première image. Remarquez l'air craintif de la petite fille. Certainement il lui arrive souvent d'être maltraitée.

Voyez aussi le changement dans le logis. Autrefois, c'était la propreté, l'ordre, le confortable; aujourd'hui, la famille habite une misérable mansarde où l'on étouffe l'été, où, l'hiver, il fait un froid atroce. Quelle déchéance! Et tous ces malheurs accablent la famille de Jean-Louis parce qu'il se livre à sa funeste passion. Peut-être les uns et les autres seront-ils encore plus malheureux s'il est possible.

J. B.

1.... Un soir, le mari revint très gris. C'était la première fois que Louise le voyait ainsi. Après l'avoir couché, elle ferma la porte et se mit à sangloter. La femme du savetier ne tarda pas à arriver sous prétexte d'acheter du sucre. Elle s'informa si Isidore était rentré. Louise, pensant bien qu'on l'avait vu, et ne sachant guère mentir, balbutia. Elle aurait tant voulu cacher l'état de son mari.

La voisine jouissait de cet air gêné. Elle trouvait Louise un peu fière: la sympathie que la jeune femme inspirait à tout le quartier l'agaçait aussi.

A brûle-pourpoint, et en haussant les épaules

— Ce n'est pas la peine de tant faire de manières, allez, dit-elle, il est par là, dans quelque coin, qui cuve son vin, tout comme mon homme. Ils étaient ensemble chez le marchand de vin du bout de la rue. Faut pas vous faire de souci pour si peu, ma petite; faites comme moi. Chaque fois que votre mari boira, buvez aussi. Ça console. Avec ça dans la tête, on peut recevoir des coups, on ne les sent pas

Et comme Louise, interdite, ne savait comment protester contre de semblables paroles, la voisine ajouta en partant :

— Allez, vous y viendrez, ma petite. Quand vous aurez eu bien de la misère, vous ferez comme les autres.

Lorsque la femme du savetier eut disparu, Louise, comme affolée, prit son fils sur ses genoux et le couvrit de caresses : « Pauvre enfant, dit-elle, un jour peut-être tu seras misérable comme les quatre malheureux d'en face. Mais ta mère te restera. Non, je ne me laisserai pas abattre, je lutterai tant que mes forces me le permettront, et j'arriverai à tirer ton père de ce Paris pour lequel il n'est point fait. Ah! pourquoi avons-nous quitté le village? »

4) (Extrait de l'*Histoire d'une Bouteille*, par J. BAUDRILLARD, p. 99)

LA FAMILLE ET L'ALCOOL

Histoire de Jean-Louis

Jusque-là Jean-Louis n'avait jamais été complètement ivre. Mais aujourd'hui il a vraiment trop bu. Après avoir zigzagué il est tombé à terre. Son chapeau a roulé à quelques pas de lui.

Il se relève péniblement sur une main, s'accroche de l'autre à un bec de gaz et essaie inutilement de se mettre debout. Son aspect est lamentable. Il vous regarde de ses yeux vitreux, un sourire stupide erre sur sa physionomie. A quoi pense-t-il? Songe-t-il à quelque chose seulement? Tout-à-l'heure, il va être pris de hoquets convulsifs. Son estomac rejettera à grand peine ce qu'il n'aura pas digéré, et Jean-Louis sera atrocement malade. Quel plaisir, quel agrément, n'est-ce pas, de se mettre dans un pareil état.

Et combien c'est aussi déshonorant! Tous les voisins sont à la porte des maisons, regardant l'ivrogne et riant de ses vains efforts pour se redresser.

Des enfants sortent de l'Ecole. Le fils de Jean-Louis est parmi eux. Quelle honte est la sienne d'entendre les quolibets de ses camarades! Il pense aussi, avec terreur, au retour à la

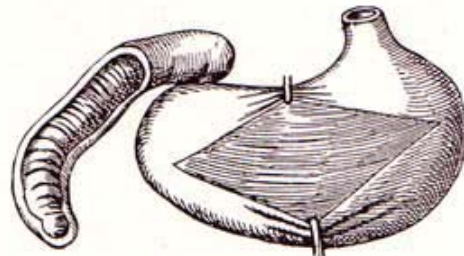


Fig. 9. — Estomac sain.

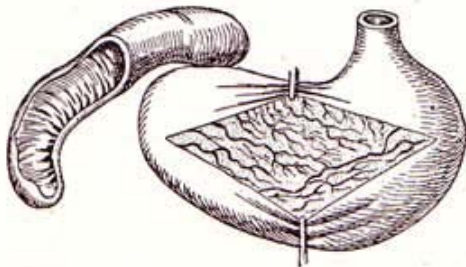


Fig. 10. — Estomac d'alcoolique.

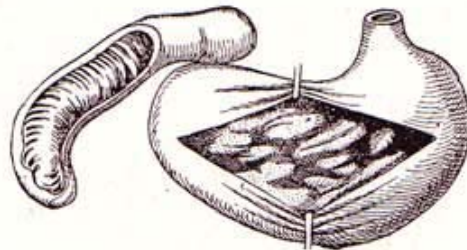


Fig. 11. — Estomac d'un individu mort en état d'ivresse.

maison. Que va-t-il dire à sa mère? Toute la soirée, les bruits de l'escalier l'inquiéteront. A chaque instant il croira qu'on rapporte son père.

Enfin, arrivent deux agents qui mettront fin à cette scène honteuse. Ils vont relever l'ivrogne et le conduiront, en le bousculant quelque peu, au poste, où il cuvera son alcool.

J. B.

Les figures intercalées dans cette notice sont extraites de *Histoire d'une Bouteille*, par J. BAUDRILLARD, chez CH. DELAGRAVE, Editeur.

Libraire Delagrave, Paris
 Circa 1900

LA FAMILLE ET L'ALCOOL

Histoire de Jean-Louis

Ce n'est plus un homme que nous avons sous les yeux. C'est un être hébété qui écoute des paroles que personne n'entend, des conseils sanguinaires qui lui sont suggérés par une voix mystérieuse. Il est en proie à une idée fixe.

Voyez comme il est amaigri. Ses bras sont minces comme ceux d'un jeune garçon. Depuis



Fig. 16. — Foie en bon état.



Fig. 17. — Foie atteint de cirrhose.

quelque temps, il a une prédilection marquée pour l'absinthe. C'en est un verre qu'il tient de la main droite et qu'il va vider bientôt.

Sa famille, maintenant, redoute sa rentrée au logis plutôt qu'elle ne la souhaite. Ses brutalités ne cessent plus. Pour un mot, pour un rien, il est pris de colères folles, et, au grand effroi de sa femme, il s'empare d'un couteau, le brandit comme s'il allait tuer un des misérables que le mauvais sort a liés à lui.

L'autre jour, saisissant un rasoir, il voulait se couper la gorge. On dirait qu'il désire voir couler le sang.

J. B.

Consommation de l'absinthe en France. — Elle augmente avec une très grande rapidité. Le petit tableau ci-dessous permettra de se rendre compte de cet accroissement.

On voit que la consommation de l'absinthe a mis sept ans, de 1885 à 1892, pour augmenter de 85.000 hectolitres. Il n'a plus fallu que quatre ans, de 1892 à 1896, pour réaliser une nouvelle augmentation de 85.000 hectolitres. Cette constatation est véritablement effrayante¹.

1. Il s'agit de la consommation de l'absinthe telle qu'on la livre aux clients, et non ramenée à 100°.

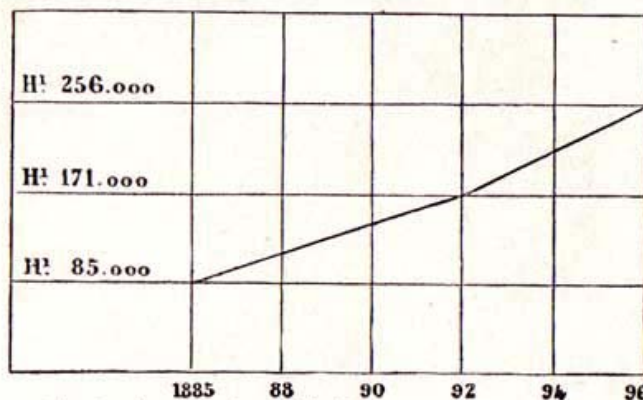


Fig. 8. — Consommation de l'absinthe en France, de 1885 à 1896
 Extrait de l'*Histoire d'une Bouteille*, de J. BAUDRILLARD, chez CH. DELAGRAVE, Éd.

LA FAMILLE ET L'ALCOOL

Histoire de Jean-Louis

Jean-Louis a continué à boire de l'absinthe. Maintenant, il ne trouve plus facilement de partenaire. Son œil hagard fait peur. Le cabaretier voudrait bien être débarrassé de ce client qui a si vilaine mine. Mais il craint de recevoir un mauvais coup; il l'accueille et le sert sans mot dire.

C'est sur un consommateur que l'orage est tombé.

Jean-Louis venait de boire, à l'heure de l'apéritif, deux verres d'absinthe, avec un camarade rencontré dans la rue. Une partie de cartes s'est engagée dans laquelle Jean-Louis a perdu. Croyant que son compagnon a triché, il se lève, furieux, voyant rouge. Il s'empare d'un tabouret et le brandit au-dessus de la tête de son voisin. Celui-ci s'abrite derrière la table qui les sépare fragile obstacle, vite renversé.

En proie à une fureur sanguinaire, Jean-Louis prend son couteau, l'ouvre et le plonge tout entier dans la poitrine de l'infortuné qui tombe de tout son long sur le sol du cabaret. Jean-Louis, son crime commis, paraît s'éveiller d'un mauvais songe. Il recule, pris de frisson, paraît repousser de la main gauche un spectacle terrifiant que ses yeux fixes contemplant avec horreur.

Un homme l'a déjà saisi par le bras et deux agents, appelés par le patron, font irruption dans la salle et vont le mettre en état d'arrestation.

L'absinthe aux cafés des boulevards. — Vers cinq heures, l'heure verte de l'apéritif sonnait. En peu de temps les bocks disparaissaient, et l'on ne voyait plus, sur toutes les tables de l'intérieur et de la terrasse, assiégées par les consommateurs, que des verres d'absinthe préparée savamment. Les clients la prenaient rarement sans l'additionner d'une autre substance. Quelques-uns y ajoutaient du sirop de gomme : « Beaucoup d'absinthe, garçon, et un peu de gomme » disaient-ils; d'autres y mettaient de l'anisette. Certains se contentaient de la sucrer. Rien n'était plus drôle que les précautions avec lesquelles les uns et les autres y versaient l'eau. Aucune occupation de leur journée n'était, à coup sûr, l'objet de soins aussi minutieux.

Lentement, avec des délicatesses infinies, ils ajoutaient l'eau goutte à goutte, suivant avec des yeux anxieux le progrès des nuages opalescents qui se formaient au sein du liquide. Puis ils s'interrompaient pour laisser, semblait-il, cette savante chimie effectuer à l'aise ses combinaisons. Ils reprenaient ensuite la carafe et procédaient, toujours avec la même dévotion, au mélange des liquides. Quand le tout avait bien pris la teinte voulue, l'homme soulevait son verre, le traversait d'un coup d'œil pour admirer son œuvre, et, enfin, se permettait de déguster lentement la purée si laborieusement fabriquée.

(Extrait de *Histoire d'une Bouteille*, par J. BAUDRILLARD, p. 112)
Livre de lecture sur l'enseignement antialcoolique, contenant
toutes les matières du programme. CH. DELAGRAVE, Éd.

LA FAMILLE ET L'ALCOOL

Histoire de Jean-Louis

Voici Jean-Louis en cour d'assises. Il entend l'avocat général requérir contre lui une sévère application de la loi.

Affalé sur le banc des prévenus, un garde républicain auprès de lui, il pense, et la parole de son avocat va tout à l'heure lui faire revivre toute sa vie.

Il se verra d'abord jeune apprenti menuisier, vite débrouillé, aimé de son patron et de ses camarades; puis ouvrier ne manquant jamais d'ouvrage, sérieux travailleur, suivant le soir des cours pour s'instruire.

Ensuite, repassent devant ses yeux les tableaux attendrissants de sa jeune famille. C'est d'abord sa femme, si propre, si ordonnée, si bonne ménagère; son garçon qui, chaque quinzaine, lui apportait un excellent bulletin; ses fillettes, la dernière surtout, affectueuse avec son papa, l'attendant le soir sur l'escalier à sa rentrée de l'ouvrage.

Puis ce sont les mauvaises fréquentations, les stations au cabaret, les reproches de la femme, la gêne dans la famille, l'attitude embarrassée des enfants, la dispersion du mobilier, l'abandon du coquet logement pour une infecte mansarde.

C'est encore la faim dans ce misérable réduit, les cris, les disputes, les coups qu'il distribuait au hasard à tout son monde.

Vraiment, il était un grand misérable. Et ce n'était pas tout, car il venait de tuer quelqu'un. Ses enfants seraient ceux d'un assassin. Ses enfants? Où étaient-ils en ce moment? que devenaient-ils? qui les faisait vivre?

Tout à coup, il relève la tête. Son avocat, pour l'excuser, plaide la folie alcoolique. Lui, fou! Il lui semble bien, en effet, que des idées très bizarres lui viennent au cerveau.

Quel misérable aspect aussi est le sien! Tout à l'heure, dans une salle où il passait, il s'est vu en pied dans une glace. Il n'est plus qu'une ruine d'homme. Est-il possible qu'à quarante ans à peine, il soit aussi vieux et décrépité.

Si la cour le condamne à la peine de mort, vraiment ce sera bien le couronnement d'une vie ainsi gâchée.

J. B.

LA FAMILLE ET L'ALCOOL

Histoire de Jean-Louis

Voyez ce qu'est devenue l'heureuse famille que nous avons plaisir à regarder sur la première page de cette lamentable histoire.

Jean-Louis est enfermé dans un asile et nous le retrouverons tout à l'heure dans sa cellule. Sa femme et ses trois malheureux enfants ont été chassés de la misérable mansarde dont le loyer n'avait pu être payé depuis longtemps. Tous quatre couchent où ils peuvent, heureux quant ils sont admis dans un asile de nuit où ils se trouvent à l'abri du froid ou de la pluie.

La pauvre femme voudrait bien travailler, mais comment, avec ses trois enfants en bas âge? L'aîné, si sage autrefois, ferait volontiers des connaissances douteuses, et la mère est navrée de voir que l'exemple du père a détruit chez le fils l'effet des excellents conseils qu'elle n'a cessé de lui donner.

La voilà réduite à tendre la main, et elle en est profondément humiliée. Sur ses traits se lisent autant de souffrances morales que physiques. J. B.

Dans une famille de marins. — Yvon, promenant un regard circulaire dans la pièce, jeta les yeux sur une belle couverture de laine qui se trouvait sur un lit, et de son pas lourd de marin, sans se presser, il alla la prendre, la roula, la mit sous son bras et voulut sortir.

Marianne se leva furieuse.

« Tu n'as pas de cœur, lui cria-t-elle. C'est tout ce qui nous reste pour préserver les enfants du froid. Tu veux donc qu'ils meurent cet hiver? »

Elle saisit un bout de la couverture, qu'Yvon tenait solidement de l'autre. Ils tiraient chacun de leur côté, se disputant, s'injuriant, employant des mots infâmes, là, devant leurs enfants qui pleuraient et essayaient de les séparer.

Enfin, Yvon se décida à frapper. Son gros poing s'abattit sur sa femme qui tomba à terre. Le marin roula à nouveau la couverture, et, conduit par son idée fixe d'ivrogne endurci, sortit d'un pas tranquille qui le balançait de droite et de gauche.

La mère se releva, consola les petits de son mieux, les mit au lit, et, quand elle les crut endormis, elle se laissa aller à son chagrin. Jean-Yves alors vint près d'elle, et, tout doucement avec un geste câlin d'enfant, il posa la tête sur son épaule.

« Ne pleure pas, maman, dit-il avec une raison qu'on n'eut pas attendue d'un enfant de son âge. Ce n'est pas exprès que le père te fait du chagrin. Quand la pêche allait bien, tu ne trouvais pas extraordinaire qu'il bût. Il en a pris l'habitude et ne peut plus s'en passer. Il n'a guère été à l'école, papa. On ne lui a pas appris que l'alcool est un poison et qu'il faut s'en abstenir. Te souviens-tu combien il a ri et comme il s'est moqué de moi quand je lui ai demandé, il y a quelque temps, l'autorisation de faire partie de la Société de tempérance fondée à l'école. — Ne pas boire d'eau-de-vie, mais tu es fou, disait-il. Comment donc feras-tu pour te réchauffer en mer par les brumes et les brouillards, pour te soutenir pendant une longue journée de pêche? Tu peux signer tout ce que tu veux, va, je suis tranquille; tu seras comme les autres. — Eh bien! j'ai signé l'engagement de ne plus boire de liqueurs fortes, et tu verras, maman, dit l'enfant avec fierté, que je ne manquerai pas à ma promesse. »

La mère, les larmes aux yeux, embrassa son enfant.

« Pauvre chéri, dit-elle, tu veux te priver pour me rendre service et m'aider à faire des économies. Oh! je ne t'en empêcherai pas. »

Extrait de *l'Histoire d'une Bouteille*, livre de lectures courantes
de J. BAUDRILLARD, chez CH. DELAGRAVE, Editeur.

LA FAMILLE ET L'ALCOOL

Histoire de Jean-Louis

Jean-Louis avait été condamné à vingt ans de travaux forcés pour l'assassinat dont il s'était rendu coupable. Au prononcé du jugement, il fut pris d'une furieuse crise d'épilepsie que son état d'alcoolisme absinthique ne rendait que trop explicable.

Transporté aussitôt à l'hôpital, il fut transféré dans un asile d'aliénés après quelques accès de *delirium tremens*. Là, enfermé dans un étroit cabanon, la nourriture lui était passée avec des précautions infinies.

Les accès devenaient de plus en plus fréquents et terribles. Jean-Louis, sortant tout à coup d'une espèce d'état comateux se redressait hagard, ayant dans le regard une angoisse indicible. Il poussait des cris rauques et inarticulés, paraissait vouloir fuir quelque monstre prêt à le dévorer, se frappait la tête contre les murs, bondissait d'un côté à l'autre de la cellule pour retomber lourdement à terre.

C'était atroce.

L'épisode qui suit est extrait de l'*Histoire d'une Bouteille*, livre de lectures courantes. Les personnages qui y figurent sont :

1°. La famille Boisseux dont le père, Isidore, venu du village, est en train de s'alcooliser et de mal tourner. Sa femme, Louise, tient un petit commerce d'épicerie. C'est une bonne et honnête ménagère.

2°. La famille du savetier. Le père va mourir du *delirium tremens* à l'asile comme Jean-Louis. La mère boit également. Aussi les enfants sont-ils malheureux.

Chez un ouvrier (suite)

Métiers bizarres. — Situation désolante. — Le savetier et le *delirium tremens*. — Visite à l'asile d'aliénés. — Un docteur clairvoyant. — Soudaine résolution. — Retour au pays.

A partir de ce jour, malgré tous les efforts de Louise, son mari continua à boire. Il ne tarda pas à perdre sa place de balayeur. En état d'excitation permanente, il fit les métiers les plus bizarres. Tantôt il se rendait aux gares, et se mettait à suivre en courant une voiture sur laquelle on avait juché une malle. Après deux ou trois kilomètres de cet exercice, tout essoufflé, il était quelquefois autorisé à monter la malle du voyageur et recevait une pièce de vingt sous. Mais souvent, c'était le concierge ou le cocher qui montaient le colis, et sa course était inutile.

Il alla aussi s'engager chez un entrepreneur de déménagements, et, au moment du terme, il avait quelques bonnes journées, mais combien fatigantes. Il fallait monter, au cinquième étage parfois, les meubles qu'il avait descendus le matin d'aussi haut dans une autre maison.

Enfin il vendit des journaux, surtout des journaux de courses. Dès qu'il était muni de son paquet, il partait comme une flèche, offrant sa marchandise aux terrasses des cafés; sans succès, souvent, quand un concurrent était passé avant lui.

D'ailleurs, qu'il travaillât ou non, Louise ne pouvait plus compter sur son salaire. Il devenait brutal, exigeait souvent de l'argent et faisait des scènes d'une violence extrême. Sa belle santé d'autrefois était loin. Sa voix était devenue rauque et éraillée. Au moindre brouillard, il était pris de bronchites interminables. Le matin, il n'avait aucun appétit, et Louise avait beau varier le déjeuner, soupe, café au lait, chocolat, il ne pouvait rien prendre que de l'eau-de-vie et un peu de pain et de fromage. Il éprouvait alors des envies de vomir très pénibles. Son teint était quelquefois jaunâtre, et le médecin lui avait dit qu'il était menacé d'une grave maladie de foie. Louise assistait avec terreur à la ruine progressive du corps et de l'esprit de son mari, mais elle ne voyait aucune issue à cette désolante situation.

Le livret de caisse d'épargne n'existant plus, je vis un jour enlever la belle armoire que Louise venait de vendre. Bientôt la clientèle diminua, surtout celle qui payait comptant.

LA FAMILLE ET L'ALCOOL

Histoire de Jean-Louis

Jean-Louis a un dernier accès. Il est tombé de son lit et ses cris horribles ont attiré l'infirmier. A l'émoi de ce dernier, il est facile de voir que Jean-Louis va mourir de la terrible maladie qui a emporté le savetier dont il est parlé au 11^e cahier.

Voici la fin de l'histoire des Boisseux et de leur voisin le savetier.

En face, chez le savetier, tout aussi allait bien mal. L'homme, qui avait déjà été interné plusieurs fois, pris de crises alcooliques, était de nouveau, depuis quinze jours, à l'asile, et cette fois, les docteurs ne laissaient à sa femme aucun espoir. La malheureuse avait dû quitter son logis et s'installer encore plus étroitement dans une mansarde que le propriétaire avait bien voulu lui donner. Elle envoyait ses enfants mendier dans les beaux quartiers et les battait s'ils ne rapportaient pas de l'argent, qu'elle convertissait immédiatement en eau-de-vie.

Elle raconta un matin à Louise que son mari n'en avait plus pour longtemps. Enfermé dans un cabanon, il poussait des cris à réveiller un mort, croyait être entouré de bêtes prêtes à le dévorer, essayait de les tuer à coups de pied, à coups de poing, bondissait, puis retombait comme évanoui. Il se relevait, faisait des grimaces pour se débarrasser des toiles d'araignées qu'il croyait lui entourer le visage, donnait la chasse à des limaces et à des chenilles imaginaires; quelquefois, il voyait des flammes, des batailles, souvenirs de ses combats d'Afrique, où il ne pouvait se débarrasser d'un Arabe qui le tenait au bout de son fusil. Ah! il était dans un bel état!

Louise écoutait silencieusement cet atroce récit, puis, comme prenant une subite résolution: — A quelle heure peut-on le voir, votre mari? — De quatre à six, répondit l'autre. Je vais y aller dans un moment, si vous voulez venir avec moi, vous verrez un joli spectacle.

Isidore était justement à la maison. Il ne fit aucune difficulté pour aller faire au savetier une dernière visite.

Lorsque trois heures plus tard, ils rentrèrent, tous deux étaient très pâles. Ils se mirent à manger, écoutant distraitemment le babil du petit Louis.

Tout à coup, Isidore parla: — Louise, dit-il, veux-tu revenir au village?

Louise, d'un bond, sauta au cou de son mari. — Enfin, dit-elle simplement.

Louise voyait enfin le bout de ses misères. A une voisine, elle raconta ce qui s'était passé à l'hospice et j'eus ainsi l'explication de ce départ subit.

Ils étaient arrivés à l'hôpital au moment d'une crise terrible. Un vieux médecin et un jeune interne, dans la cellule, prenaient des notes. Isidore regardait avec épouvante se débattre cet homme avec lequel il s'était attablé si souvent. Le vieux docteur, en sortant du cabanon, remarqua cette figure décomposée, et s'approchant: « Vous connaissiez cet homme », dit-il. « Oui, c'est un voisin », répondit Louise. Le médecin regarda Boisseux bien en face: Vous buviez avec lui, hein! Vous êtes en bon chemin, mon cher. Vous n'avez qu'à continuer: « Puis, il lui tourna le dos, sans plus s'occuper de lui.

Louise dut soutenir son mari pour rentrer à la maison. Il était saisi d'un tremblement nerveux qui, cependant, se calma au grand air. C'est en revenant, qu'il prit la résolution qui me causa un si grand étonnement.

(Extrait de l'*Histoire d'une Bouteille*, par J. BAUDRILLARD, p. 104 et suivantes).

CH. DELAGRAVE, Éditeur